



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

**De Gaulle et l'Amérique latine / Fondation Charles de Gaulle
éd. Presses universitaires de Rennes, 2014
cote : 59.882**

La fondation Charles de Gaulle a organisé les 18 et 19 octobre 2012 à la Maison de l'Amérique latine un colloque sur le thème : *De Gaulle et l'Amérique latine* dont les actes sont ici rassemblés.

Ainsi que Maurice Vaïsse l'observe dans son exposé introductif, rien, ni dans sa formation ni dans sa culture, ne prédisposait De Gaulle, qui n'avait pas étudié l'espagnol, à porter un intérêt particulier aux pays du continent latino-américain. Le personnel politique français s'en était peu préoccupé (si l'on excepte un voyage de Clémenceau au Brésil). Mais le choc de 1940 avait ouvert pour lui des horizons nouveaux, imposé des nécessités nouvelles. Comme l'avait prédit Oswald Spengler, l'axe de la civilisation se décentrait vers le Nouveau Monde. Et De Gaulle devait mobiliser des sympathisants dans tous les pays du globe et recruter des partisans partout où se trouvaient des Français désireux de le suivre.

De la première partie, intitulée : Un pont entre deux rives: le combat pour la liberté 1940-1945 nous avons retenu une seule pensée d'ensemble (p. 35) : l'Amérique apparaissait, pour les Français Libres, comme le continent de l'espoir...

Juliette Dumont estime que le choc de 1940 ouvrit de nouvelles voies à la coopération culturelle entre la France et les pays d'Amérique et elle évoque le rôle actif que l'Institut International de coopération culturelle (IIC) fondé en 1926 avait joué dans l'entre-deux guerres². Les nombreuses sympathies que la France Libre avait su y acquérir expliquent dans l'après-guerre le choix de Paris comme siège de l'Unesco, choix en faveur duquel les Latino-Américains pesèrent d'un poids décisif (nombreux sont ceux qui se souviennent des noms de Luis de Souza-Dantas et de Jaime Torres-Bodet).

Les discours et messages que De Gaulle adressa à la France Libre font l'objet d'une étude de Michel Anfriol. Ces messages eurent de grands effets malgré les efforts de brouillage entrepris çà et là à la demande des diplomates vichystes. Clostermann était né au Brésil et le général Diégo Brosset en Argentine. On sait qu'en 1942 le président brésilien Vargas déclara la guerre aux puissances de l'Axe et envoya un régiment combattre en Italie aux côtés de l'armée française libre.



¹ Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une œuvre à www.academieoutremer.fr.

² L'IIC ne doit pas être confondu avec une institution catholique homonyme (et ayant donc le même sigle) fondée en 1989 par le Pape Jean-Paul II.



Académie des sciences d'outre-mer

Robert Belot étudie la composition et le fonctionnement des comités de la France Libre qui se créèrent en Amérique latine pendant les hostilités, certains dès la fin de l'année 1940 : sur 400 comités à travers le monde, près de 300 avaient leur siège dans des villes de ce continent. Des délégués nommés par De Gaulle en 1943 représentaient le Comité National Français auprès de ces divers comités : citons les noms de Soustelle au Mexique et d'Albert Ledoux en Argentine.

Nous avons lu avec un intérêt particulier le texte d'Odile Felgine qui retrace l'itinéraire de trois écrivains français qui se trouvaient en Amérique latine et qui tous prirent position en faveur de la France Libre : Roger Caillois à qui Yourcenar, qui lui succéda parmi les Immortels, rendit un hommage mérité, Georges Bernanos qui restait au fond de lui-même monarchiste mais soutenait De Gaulle, et le basco-béarnais Jules Supervielle, binational qui reviendra en France après la Guerre comme représentant diplomatique de l'Uruguay. Le rôle de l'éditrice francophile Victoria Ocampo n'est pas oublié.

Quelques mois après la Libération, en novembre 1944, De Gaulle, chef du gouvernement provisoire, envoya en Amérique (du nord et du sud) une mission de propagande et de gratitude dirigée par le Pr. Pasteur Valléry-Radot (dont le nom illustre était un gage de popularité), assisté du diplomate Albert Ledoux. Jean-François Lemaire nous en donne un compte-rendu intéressant, malheureusement dépourvu de dates précises. Même si la présence dans ses rangs de Jacques de Lacretelle fut source d'incidents (qui prirent fin avec le retrait de ce dernier),³ la mission rencontra un grand succès et l'accueil qui lui fut réservé fut parfois triomphal. Il était clair que de nouveaux liens allaient se tisser avec la France libérée.

Du 21 septembre au 16 octobre 1964, le général De Gaulle effectua une tournée des capitales d'Amérique latine qui marque bien évidemment l'acmé de sa politique latino-américaine⁴. La deuxième partie du recueil (six communications) est consacrée à ce voyage, parfois décrit comme triomphal par la presse gaulliste, tableau qu'une étude plus rigoureuse invite à retoucher. Il est intéressant de noter que si l'essentiel de ses déplacements se fit par voie aérienne, deux trajets (d'Arica à Valparaiso et de Montevideo à Rio de Janeiro) furent effectués à bord du croiseur *Colbert*.

Carmen Hebe Pelosi nous rappelle que dès septembre 1959, André Malraux, alors Ministre d'Etat chargé de la culture, avait visité plusieurs capitales sud-américaines : il s'agissait d'un voyage de propagande ou plus exactement de persuasion. De Gaulle, empêtré dans les problèmes algériens, cherchait à défendre sa politique et à éviter un vote-sanction aux Nations Unies. La tâche du ministre ne fut pas aisée, puisque sa tournée se situait avant le célèbre discours du 16 septembre posant le principe de l'autodétermination, mais elle se traduisit par un succès puisque les représentants de 9 pays latino-américains s'abstinrent lors du vote à l'Assemblée générale.

³ Jacques de Lacretelle avait, en 1941, loué l'attitude correcte des troupes allemandes d'occupation dans un article paru dans le *Journal de Genève*, ce dont beaucoup lui tenaient rigueur.

⁴ Ce voyage faisait suite à un bref séjour au Mexique, en mars de la même année, qui n'a pas été décrit au colloque.



Académie des sciences d'outre-mer

Mathieu Trouvé analyse avec pertinence les thèmes développés dans les discours du général et l'accueil qui leur fut réservé. Si certains propos furent acclamés avec enthousiasme, notamment ses allusions à l'indépendance nationale, au refus de toute hégémonie et aux nécessités de la coopération internationale, il n'en fut pas de même de ses projets d'Union latine (opposée à l'Amérique anglo-saxonne) qui furent notamment critiqués par le président péruvien Belaunde Terry. Ce dernier rappela que l'ONU avait pour mission de rassembler et non de créer des sous-groupements.

Isabelle Vagnoux nous entretient des craintes que la tournée de De Gaulle et sa grande popularité avaient soulevées aux Etats Unis : elles eurent tôt fait de s'apaiser quand il fut évident que ses appels à la constitution d'une troisième force rencontraient peu d'échos et restaient du domaine de l'utopie.

Robert Perroud, ancien conseiller culturel en Argentine, nous livre (pp. 145-149) les souvenirs que lui a laissés le passage de De Gaulle à Buenos Aires et nous rapporte quelques plaisantes anecdotes sur les démonstrations d'allégresse des *Portenos*.

Cette étape de Buenos Aires, la dernière du périple, était redoutée des services de sécurité tant locaux que français. Sous le titre " Les aléas d'une captation d'image ", Luc Capdevila (Rennes 2) nous montre comment le président argentin Arturo Illia et surtout le dictateur paraguayen Stroessner cherchèrent, avec des fortunes diverses, à consolider leur popularité en se présentant comme les plus fidèles amis du Général.

Les dirigeants argentins craignaient que les ovations adressées au président français n'en vinssent à être récupérées par les péronistes qui réclamaient le retour de leur chef emblématique, alors en exil en Espagne. D'assez nombreux " soldats perdus " de l'OAS et non des moindres, avaient trouvé refuge en Argentine où d'anciens collaborateurs vichystes les avaient accueillis. Citons les noms du général Gardy, dernier chef connu de l'organisation, et de ses gendres, du colonel Gardes (qui fonda un restaurant et fit faillite). L'on pouvait craindre que ces gens qui communiaient dans la haine du Général, n'en vinssent à perpétrer un attentat contre sa personne.

La contribution de Mario Ranaletti, universitaire argentin (pp. 163-175) nous démontre que cette crainte se révéla dénuée de fondement. Conscients de leur condition de vaincus, et installés pour la plupart dans la province de Formosa, fort éloignée de la capitale, les vétérans de l'OAS avaient renoncé à la lutte. Quant aux survivants de Vichy et de la collaboration, bien insérés dans la société argentine, ils ne songeaient plus à se lancer dans une aventure dont ils ne mesuraient que trop bien les risques. On vit même l'un d'eux, devenu président de l'Alliance française locale, serrer la main du Général.

Une troisième partie (pp. 177-268) est intitulée : Relations et représentations. Contrairement à une idée reçue, De Gaulle se préoccupait aussi de l'intendance et aurait souhaité promouvoir les échanges économiques avec l'Amérique : centrée sur le cas du Pérou, la contribution de Dominique Barjot et Getsiva Cayo démontre qu'en dépit de ses efforts, la



Académie des sciences d'outre-mer

place de l'Amérique latine dans le commerce extérieur de la France restait faible, notre pays étant surtout exportateur de services.

La diplomatie gaulliste avait pour but la conquête des esprits mais elle ne négligeait pas les intérêts commerciaux français. C'est ainsi que, comme pour illustrer la précédente communication, Rodrigo Nabuco de Araujo nous entretient du commerce des armes avec le Brésil.

Emilie Lecat-Bringer traite de la sympathie particulière que De Gaulle avait pour le Chili et notamment pour son président Eduardo Frei, un chrétien démocrate, disciple de Maritain, qui s'appliquait à moderniser l'économie et à lutter contre l'emprise américaine sur les affaires. Le Chili était devenu le pays de prédilection de De Gaulle en Amérique latine à tel point qu'on a pu parler d'un axe Paris-Santiago ou plutôt d'un axe Frei-De Gaulle. Le président Frei lui rendit sa visite en 1965. L'auteure n'hésite pas à qualifier cette période (1964-1970), de " parenthèse enchantée ". Les retombées de la révolution cubaine de janvier 1959 qui vit la chute de Batista et la prise de pouvoir par Fidel Castro, sont étudiées par Hortense Faivre d'Arcier. Dans l'ensemble, certains milieux dirigeants gaullistes (dits gaullistes de gauche) montrèrent quelque sympathie pour cette révolution anticapitaliste et tiers-mondiste mais les relations ne se détendirent véritablement qu'après la signature des accords d'Evian. On peut toutefois parler d'un rendez-vous manqué entre De Gaulle et Fidel Castro puisque le leader cubain ne fut jamais invité en France comme il l'eût souhaité (il dut attendre 1995 et la fin de la deuxième présidence Mitterrand).

La dernière contribution, celle d'Alvar de la Llosa, (Lyon 2), retrace l'évolution de l'image du général De Gaulle dans la presse latino-américaine tout au long de la période 1940-1970. Les écrivains ne sont pas oubliés, notamment Octavio Paz qui saluait en De Gaulle : "Un homme de la trempe de Bolivar" ou la poétesse Elena Poniatowska qui voyait en lui (comme d'autres en Sarah Bernhardt) : "Le monstre sacré de l'Occident". Le lecteur appréciera l'iconographie et notamment les caricatures qui parsèment cette communication.

Bien des passages auraient mérité une relecture plus attentive : p. 102 le nom de la Libye ne s'écrit pas Lybie. A la même page, le Comité de salut public organisé en mai 1958 par des militaires et quelques civils à Alger (et dans d'autres villes) ne peut être qualifié de " gouvernement ". C'était un simple comité insurrectionnel, un groupe de pression. P. 165 le ministre français de l'Intérieur n'a pas établi une liste des candidats à " l'immigration " en Argentine (il n'en avait pas le pouvoir) mais une liste des candidats à " l'émigration " vers ce pays.

Ce colloque a été le fruit d'une initiative très opportune : les historiens du gaullisme, ceux de l'Amérique latine et ceux de la deuxième guerre mondiale se reporteront à ses actes avec le plus grand profit.

Jean Martin